

Comparaisons littérales, comparaisons non littérales et métaphores

Anne Reboul

Université de Genève

Résumé

A travers un examen des différents tests proposés pour distinguer les énoncés métaphoriques des énoncés littéraux, ce travail tente de montrer qu'il y a quelques difficultés à isoler une classe bien définie d'énoncés métaphoriques. Il pourrait donc se révéler plus efficace de considérer la métaphore comme le point extrême d'un continuum qui irait des énoncés littéraux aux énoncés métaphoriques les plus caractéristiques. Dans cette perspective, plutôt que de chercher à décrire un processus interprétatif particulier à la métaphore, il faudrait considérer les aspects par lesquels le processus interprétatif qui s'applique aux énoncés littéraux peut aussi s'appliquer aux énoncés métaphoriques. J'indiquerai ici en quoi la pragmatique de D. Sperber et D. Wilson me semble répondre à ces nécessités, en m'appuyant notamment sur l'article qu'ils ont consacré au problème de la métaphore (cf. Sperber & Wilson 1986). Enfin, j'indiquerai pourquoi, plutôt que de chercher à décrire l'interprétation des énoncés métaphoriques en termes de comparaison littérale, il vaudrait mieux décrire l'interprétation de certaines comparaisons non littérales en termes de métaphore, en renonçant à faire jouer à la recherche de similitude un rôle capital dans le processus interprétatif.

1. Introduction

Cet article a pour but de montrer qu'il n'y a pas de test qui permette d'isoler les énoncés métaphoriques (et eux seuls) de l'ensemble des autres énoncés, et, de plus, que la recherche de similitude, si elle peut jouer un rôle dans le processus d'interprétation des énoncés métaphoriques, n'est ni nécessaire ni suffisante à ce processus.

Dans un premier temps, je vais donc passer en revue quelques-uns des tests les plus fréquemment proposés pour isoler les métaphores. J'essaierai ensuite de montrer la proximité qu'il y a entre les énoncés

métaphoriques et certaines comparaisons non littérales et d'en tirer quelques conséquences pour l'interprétation de ces deux types d'énoncés. Enfin, je présenterai une théorie de la métaphore qui me semble rendre compte des faits, celle que D. Sperber et D. Wilson ont développée (Sperber & Wilson 1986) dans le cadre de leur théorie pragmatique (Sperber & Wilson 1989).

2. Les "tests" de la métaphore

2.1. Les valeurs de vérité

Un des tests les plus couramment proposés pour distinguer les énoncés métaphoriques des autres est celui des valeurs de vérité. Selon ce test, la valeur de vérité littérale d'un énoncé métaphorique serait obligatoirement fautive, à la différence des énoncés non métaphoriques qui pourraient se révéler vrais ou faux selon les circonstances. Il y a plusieurs objections à faire à cette façon de considérer les énoncés métaphoriques. Tout d'abord, ce test ne permet pas d'isoler les énoncés métaphoriques et eux seuls : il isole aussi les énoncés contradictoires dépourvus de sens et certains énoncés dans lesquels apparaissent d'autres figures de rhétorique, notamment l'oxymoron et l'ironie. Ainsi, si on considère les énoncés (1), (2) et (3) :

- (1) L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant.
(Pascal, *Pensées*)
- (2) Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.
(La Fontaine, *Le philosophe Scythe*, livre XII, fable 20)
- (3) La moitié des mensonges qu'on dit à mon sujet sont vrais.
(Smullyan 1983, 19. Je traduis)

(1), (2) et (3) sont littéralement (et nécessairement) faux, (1) est une métaphore, (2) un oxymoron et (3) un énoncé ironique. Par ailleurs, s'il était vrai que les énoncés métaphoriques soient nécessairement faux, la négation d'un énoncé métaphorique devrait non seulement rendre cet

énoncé littéralement (et nécessairement) vrai mais devrait aussi faire disparaître son caractère métaphorique. Or, si la négation d'un énoncé métaphorique littéralement faux donne un énoncé littéralement vrai, elle ne semble pas, intuitivement, faire disparaître son caractère métaphorique. Ainsi, si l'on prend la négation de (1), à savoir l'énoncé (4), (4) est littéralement (et nécessairement) vrai, mais le caractère métaphorique de l'énoncé ne semble pas avoir disparu :

- (4) L'homme n'est pas un roseau pensant.

A partir de ces constatations, on a pu avoir l'idée que si la métaphore n'est pas sensible à la négation, c'est parce que sa particularité ne relève pas de la sémantique, mais bien plutôt de la pragmatique et plus précisément de la pragmatique des actes de langage. Dans cette optique, la métaphore serait un acte de langage au même titre, par exemple, que la promesse ou l'ordre.

2.2. Le passage au discours indirect

Le test du passage au discours indirect n'est pas un test de la métaphore au sens où il discriminerait entre énoncés métaphoriques et énoncés non métaphoriques, mais un test qui permet de savoir si un énoncé est ou non un acte de langage. En effet, les actes de langage classiques, comme la promesse ou l'ordre, cessent d'être des actes de langage quand on les modifie pour les faire passer au discours indirect :

- (5) Je t'ordonne de fermer la porte.
- (6) Je te promets de venir demain.
- (7) Jean a dit qu'il t'ordonnait de fermer la porte.
- (8) Jean a dit qu'il promettait de venir demain.

Si (5) et (6) sont bien respectivement un ordre et une promesse, on voit que, par contre, (7) et (8) ne sont plus ni un ordre ni une promesse. Qu'en serait-il d'un énoncé métaphorique ? Si on reprend (1) et si on le

fait passer au discours indirect, on s'aperçoit que son caractère métaphorique ne disparaît pas :

- (9) Pascal a dit que l'homme est un roseau pensant.

Ainsi, l'hypothèse selon laquelle la métaphore serait un type particulier d'acte de langage paraît à tout le moins inexacte. Cependant, le fait que le phénomène métaphorique ne peut se résumer à un type d'acte de langage particulier ne permet malgré tout pas d'exclure qu'il relève d'un traitement pragmatique, si l'on admet que la pragmatique ne se réduit pas à l'étude des actes de langage.

Par ailleurs, l'insensibilité des énoncés métaphoriques au passage au discours indirect suggère une solution à leur apparente insensibilité à la négation : on pourrait ainsi penser que les énoncés métaphoriques négatifs littéralement vrais ne gardent leur caractère métaphorique que dans la mesure où ils constituent la reprise niée (négation polémique) des énoncés métaphoriques positifs correspondants.

Ainsi, les énoncés métaphoriques seraient généralement littéralement et nécessairement faux : d'où le problème d'interprétation qu'ils posent. En effet, dans une sémantique vériconditionnelle, le sens d'un énoncé se trouve selon les théories, soit dans sa valeur de vérité, soit, de façon plus intéressante, dans ses conditions de vérité : dans cette optique, les énoncés faux ont tous le même sens.

2.3. Le test de l'asymétrie

Une autre particularité de la métaphore qu'on a cru pouvoir isoler est son asymétrie. Ainsi, en (1), l'inversion du sujet et du prédicat, si elle ne change pas sa valeur de vérité et ne fait pas disparaître son caractère métaphorique, semble modifier l'interprétation qu'on peut lui attribuer :

- (10) Le roseau pensant est un homme.

Ce test a plusieurs inconvénients. D'abord, beaucoup d'énoncés métaphoriques (tous ceux qui n'ont pas la forme *x est y*) ne sont pas aisés à modifier de cette façon. Ensuite, il ne permet pas d'isoler les seuls

énoncés métaphoriques : en effet, certaines comparaisons y sont sensibles. Ainsi, si on prend l'énoncé (11), tiré du premier chapitre du roman de Malcolm Lowry, *Sous le volcan* :

- (11) Darkness had fallen like the House of Usher.
(M. Lowry 1984, 21).

- (11') La nuit était tombée comme la Maison Usher.
(M. Lowry 1959, 65).

il semble que les modifications apportées par l'inversion du sujet et du prédicat ne soient pas moins importantes que dans le cas de (1) et de (10) :

- (12) La Maison Usher tomba comme la nuit.

Par contre, un énoncé comparatif comme (13) ne semble pas sensible à l'inversion :

- (13) Pierre est grand comme Paul.

- (14) Paul est grand comme Pierre.

Hors contexte, il semble que l'inversion n'altère ni la valeur de vérité de (13), ni son interprétation.

Ainsi, si (1) est un énoncé asymétrique (dans cette acception du terme), c'est aussi le cas de (11). On peut donc remarquer que l'asymétrie n'est pas l'apanage des seuls énoncés métaphoriques, mais bien aussi celui de certaines comparaisons que j'appellerai, à partir de maintenant, *comparaisons non littérales*, pour les distinguer des énoncés comme (13) et (14) qui seront dits *comparaisons littérales*.

Cette proximité entre les énoncés métaphoriques et les comparaisons non littérales a été utilisée dans deux argumentations opposées : d'une part, on en a tiré la conclusion que pour résoudre le problème de l'interprétation des énoncés métaphoriques (nécessairement faux), il suffisait de les réduire à des comparaisons explicites (nécessairement vraies puisque, trivialement, n'importe quoi serait toujours comme n'importe quoi d'autre). Dans cette optique, la métaphore n'est rien d'autre qu'une comparaison abrégée et la modification d'une métaphore

pour en faire une comparaison explicite suffit à lui fournir une paraphrase satisfaisante. D'autre part, la proximité entre métaphore et comparaison non littérale et leur différence commune avec la comparaison littérale a permis de soutenir l'option inverse : si on parvenait effectivement à réduire les métaphores à des comparaisons littérales et si ces comparaisons littérales se révélaient être des paraphrases satisfaisantes des métaphores en question, alors on aurait effectivement résolu le problème de l'interprétation des énoncés métaphoriques. Malheureusement, ce n'est pas le cas et la réduction des énoncés métaphoriques à des énoncés comparatifs (lorsqu'elle est possible) ne livre pas des comparaisons littérales, mais des comparaisons non littérales dont la proximité avec les métaphores en ce qui concerne l'asymétrie semble indiquer qu'elles pourraient poser le même type de problème interprétatif que les énoncés franchement métaphoriques. Loin d'être une solution, la réduction de la métaphore à la comparaison se contente donc de repousser le problème un peu plus loin sans le résoudre.

Il me semble que la seconde argumentation est plus solide que la première à laquelle, d'ailleurs, elle répond. Dans cette optique, on peut soutenir qu'il faudrait chercher une solution commune à l'interprétation des métaphores et des comparaisons non littérales, sans passer par la réduction (impossible) des unes et des autres à des comparaisons littérales.

2.4. Sens et interprétation

Que faut-il entendre par interprétation ? Il me semble qu'il faut partir d'une distinction, posée, entre autres, par D. Davidson dans son article sur la métaphore (cf. Davidson 1984, 245-264), entre le *sens* d'un énoncé, fonction des éléments qui le composent, et les *effets* que cet énoncé peut produire suivant l'usage qui en est fait. Ainsi, pour D. Davidson, la métaphore ne relève pas de caractéristiques particulières du sens de l'énoncé, mais de l'usage qui en est fait et des effets qu'il produit. C'est le processus par lequel un interlocuteur a accès à ces effets que j'appellerai à partir de maintenant *interprétation*.

Je ne m'arrêterai pas plus ici sur l'article de D. Davidson auquel je reviendrai dans la suite de cet article pour essayer d'éclaircir d'autres points. Dans l'instant, je vais plutôt examiner, à la lumière notamment de

l'article de A. Ortony (cf. Ortony 1979, 186-201), les rapports entre comparaison non littérale et métaphore.

3. Comparaison non littérale et métaphore

3.1. Valeurs de vérité

Comme j'ai essayé de le montrer plus haut (cf. § 2.3.), le principal point commun entre les comparaisons non littérales et les métaphores, c'est leur sensibilité au test de l'asymétrie. Par contre, on reconnaît en général que si les métaphores sont le plus souvent nécessairement fausses, les comparaisons non littérales, au même titre que les comparaisons littérales, sont toujours vraies.

A. Ortony s'élève contre cette façon de voir les choses : selon lui, les comparaisons littérales sont bien vraies, mais les comparaisons non littérales, de même que les énoncés métaphoriques, sont généralement littéralement fausses. En effet, si les comparaisons non littérales étaient vraies de la même façon que les comparaisons littérales, il faudrait considérer que tous les énoncés comparatifs sont trivialement vrais, i.e. que ce sont des tautologies. Or,

«puisque les tautologies ne communiquent pas d'informations nouvelles, les assertions de similarité ne pourraient pas communiquer de nouvelles informations. Indépendamment de l'absurdité de cette conclusion, elle est évidemment fausse, car dire que la structure d'un atome est semblable à la structure du système solaire peut en fait se révéler chargé d'informations nouvelles» (Ortony 1979, 192. Je traduis).

Ainsi, selon A. Ortony, les énoncés comparatifs ne sont pas nécessairement vrais : leur valeur de vérité dépend du fait que les termes qu'ils comparent puissent effectivement se voir attribuer des prédicats saillants communs. La différence entre comparaisons littérales et comparaisons non littérales, dans cette optique, proviendrait du fait que les termes mis en rapport dans les comparaisons littérales ont un ou plusieurs prédicats importants, saillants, en commun, alors que dans les comparaisons non littérales, le prédicat commun, s'il est bien un prédicat saillant du

complément (i.e. *roseau pensant* dans l'exemple (4)), est seulement un prédicat marginal du sujet (i.e. *l'homme* dans l'exemple (4)). Dans cette optique, le caractère non littéral de certaines comparaisons ne saurait être autre que graduel. En termes plus précis, empruntés par A. Ortony à A. Tversky,

«Un trait doit être compris comme un attribut ou un prédicat en un sens plutôt général, de telle sorte qu'un trait de X soit "quelque chose que l'on sait de X". La base du modèle de Tversky, (...), c'est que le degré de similitude entre deux objets est une fonction pondérale (*weighted function*) de l'intersection de leurs traits moins une fonction pondérale de ceux des traits qui distinguent le premier et de ceux qui distinguent le second" (Ortony 1979, 190. Je traduis).

3.2. Métaphores et comparaisons non littérales selon A. Ortony

A. Ortony distingue trois sortes de comparaisons :

- (i) *les comparaisons littérales*, dans lesquelles les termes mis en rapport ont un ou plusieurs prédicats saillants en commun;
- (ii) *les comparaisons non littérales*, dans lesquelles le ou les prédicats communs sont saillants pour le complément, mais marginaux pour le sujet;
- (iii) *les comparaisons qui relèvent du non-sens* où les termes mis en rapport n'ont, soit pas de prédicat commun, soit un ou plusieurs prédicats communs qui ne sont saillants ni pour le complément, ni pour le sujet. Ces comparaisons sont impossibles à interpréter de façon cohérente.

Par ailleurs, il y aurait deux types de métaphores :

- (i) le premier, assez proche des comparaisons non littérales où il y a un ou plusieurs prédicats communs aux termes mis en rapport, mais où ce n'est pas un prédicat saillant pour les deux termes;
- (ii) le second, où il n'y a pas de prédicat commun; c'est la métaphore qui le crée.

3.3. Critique de l'approche d'A. Ortony

L'approche d'A. Ortony est intéressante par plus d'un côté et notamment par le renforcement du rapprochement qu'elle introduit entre comparaisons non littérales et métaphores à partir de la notion de valeur de vérité et de traits communs aux objets comparés. Ainsi, A. Ortony rappelle que la réduction des métaphores à des comparaisons non littérales ne résout rien si l'on n'offre pas une théorie de l'interprétation des comparaisons non littérales.

Cependant, malgré ses qualités, la théorie d'A. Ortony pose quelques problèmes : un retour sur les distinctions qu'il établit entre les trois types de comparaisons et les deux types de métaphores permettra d'y voir un peu plus clair. Si l'interprétation des comparaisons non littérales ne pose apparemment pas de problème, non plus que celle du premier type de métaphores, celle du second type est moins simple : en effet, on ne voit pas pourquoi, pour retourner l'argument de D. Davidson (cf. § 3.4.), ce qui est possible à faire dans une métaphore (i.e. trouver une interprétation cohérente, alors même que les deux termes mis en rapport n'ont pas de prédicat commun) ne le serait pas dans une comparaison. En d'autres termes, on ne voit pas pourquoi, dans cette optique, il y aurait des comparaisons asymétriques qui seraient rejetées du côté du non-sens.

Par ailleurs, son explication du caractère asymétrique de certaines comparaisons n'est pas aussi convaincante qu'il y paraît : en effet, selon lui, les comparaisons asymétriques tirent leur asymétrie du fait qu'elles sont fausses, cette fausseté provenant du manque d'un prédicat commun qui soit saillant pour les deux termes mis en rapport. Si cette façon de voir les choses étaient vraies, il faudrait que toutes les comparaisons asymétriques ou bien correspondent à cette description, ou bien soient dénuées de sens. En d'autres termes, pour que la description que donne A. Ortony de l'asymétrie dans les comparaisons soit vraie, il faudrait que :

pour toute comparaison *A est comme B* qui est asymétrique, ou bien il y a un prédicat commun à *A* et à *B*, mais ce prédicat n'est saillant que pour *B*, et *A est comme B* est interprétable, ou bien il n'y a pas de prédicat commun qui soit saillant pour *B* et *A est comme B* n'est pas interprétable.

Or, un simple coup d'œil sur l'exemple (11'), montre qu'une comparaison peut être asymétrique, alors même qu'elle ne répond pas à cette description :

(11') La nuit était *tombée* comme la Maison Usher.

Comment, en effet, soutenir que dans (11'), *la nuit* et *la Maison Usher* n'ont pas de prédicat saillant commun alors même que ce prédicat est indiqué dans l'énoncé ?

3.4. L'hypothèse de D. Davidson

La position de D. Davidson est très différente de celle d'A. Ortony, notamment en ce qui concerne les valeurs de vérité des énoncés comparatifs : selon D. Davidson, les comparaisons sont toujours trivialement vraies, puisque n'importe quoi est toujours comme n'importe quoi d'autre, alors que les métaphores sont en général fausses. Sur ce point, donc, l'opinion de D. Davidson rejoint l'opinion classique.

D. Davidson, dans cet article, s'intéresse au sens des métaphores. Il rejette l'idée selon laquelle les métaphores auraient, à côté de leur sens littéral, un "autre sens" : sa « thèse est que les métaphores signifient ce que les mots, dans leur interprétation la plus littérale, signifient, et rien de plus » (Davidson 1984, 245. Je traduis). Ainsi, si l'on peut être en accord avec l'idée selon laquelle la paraphrase d'une métaphore est impossible, ce n'est pas parce que le sens d'une métaphore serait évanescent ou difficile à verbaliser, mais faute de quelque chose à paraphraser :

«la paraphrase, qu'elle soit ou non possible, est appropriée à ce qui est dit. Mais si j'ai raison, une métaphore ne dit rien au delà de son sens littéral (pas plus que son locuteur ne dit quoi que ce soit, par l'usage d'une métaphore, au delà du sens littéral)» (idem 246. Je traduis).

En fait, la métaphore trouverait sa place non du côté du sens, mais du côté de l'interprétation, c'est-à-dire que sa particularité réside dans les effets produits par l'énoncé plutôt que dans son sens. La «métaphore

dépend [donc] exclusivement du domaine de l'usage» (idem, 247. Je traduis). Ainsi, la métaphore n'est pas le fruit d'une ambiguïté, d'un choc entre plusieurs sens, mais bien celui du sens littéral des mots qui composent l'énoncé métaphorique et de la façon dont ils sont utilisés.

Ce qui, par contre, rapprocherait A. Ortony et D. Davidson, c'est le rapport opéré par l'un et par l'autre entre métaphore et comparaison. Leurs conclusions sont cependant différentes : en effet, D. Davidson utilise ce rapprochement pour indiquer que, dans les métaphores comme dans les comparaisons, les mots qui composent l'énoncé doivent être pris dans leur sens littéral, alors qu'A. Ortony en tire l'idée qu'il faut passer par un processus d'interprétation non littéral.

Selon D. Davidson, l'aspect explicite de la comparaison rend plus difficile d'y chercher un sens second. On s'en tient au sens littéral de l'énoncé selon lequel deux choses se ressemblent. Or,

«ce que les mots font avec leur sens littéral dans la comparaison doit être possible à faire dans la métaphore. Une métaphore dirige l'attention vers les mêmes sortes de similarité, voire les mêmes similitudes, que la comparaison correspondante. Mais alors les parallèles inattendus ou subtils et les analogies qu'il est du ressort de la métaphore de produire n'ont pas à dépendre, pour leur production, de quoi que ce soit de plus que le sens littéral des mots» (idem, 256-257. Je traduis).

Donc,

«la métaphore et la comparaison sont simplement deux des nombreuses façons utilisées pour nous alerter sur certains aspects du monde en nous invitant à faire des comparaisons» (idem).

Ainsi, en ce qui concerne son sens, la métaphore ne se distingue pas nettement de la comparaison. Ce qui la différencie, ce n'est pas son sens, mais les effets qu'elle produit. Dans cette optique, ce que l'on cherche à paraphraser dans une métaphore, ce n'est pas son sens, mais ses effets et notamment l'évocation de ce sur quoi la métaphore attire l'attention. Ces effets sont, par définition, changeants suivant les interlocuteurs, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de contenu cognitif défini attaché à une métaphore particulière. Par ailleurs, ils pourraient bien ne pas se révéler propositionnels. Ainsi, la paraphrase d'une métaphore est impossible.

3.5. Critique de l'article de D. Davidson

Il me semble que la principale critique que l'on puisse faire à l'article de D. Davidson, c'est celle que fait A. Ortony à la conception classique qui voit la métaphore comme fausse alors que toutes les comparaisons seraient vraies. Je ne reviendrai pas sur les arguments d'A. Ortony (cf. § 3.1.). Dans la suite de cet article, j'adopterai sur ce point la position d'A. Ortony plutôt que celle de D. Davidson.

4. La théorie de D. Sperber et D. Wilson

Je vais maintenant indiquer la position de D. Sperber et D. Wilson sur la métaphore. Je commencerai donc par un bref récapitulatif des conclusions auxquelles les paragraphes précédents m'ont conduite sur la métaphore et la comparaison non littérale.

4.1. Les caractéristiques de la métaphore et de la comparaison non littérale

- (i) La métaphore et la comparaison non littérale sont le plus souvent fausses mais le changement de leur valeur de vérité (leur négation par exemple) ne modifie pas leur caractère non littéral, du moins lorsque l'énoncé négatif se présente comme la reprise d'un énoncé positif préalable;
- (ii) la métaphore et la comparaison non littérale sont asymétriques : l'inversion du sujet et de l'objet peut ne pas changer leur valeur de vérité mais elle modifie leur interprétation;
- (iii) la métaphore et la comparaison non littérale ne sont pas réductibles à la comparaison littérale;
- (iv) dans la métaphore, comme dans la comparaison non littérale, le processus interprétatif ne saurait être autre que littéral : le sens d'un énoncé métaphorique, comme celui d'une comparaison non littérale, ne découle pas d'autre chose que du sens littéral des mots qui le composent.

Une théorie de la métaphore devra donc répondre sur tous ces points. Plus encore, elle devra répondre à la question suivante : si la métaphore et la comparaison non littérale font appel à la recherche de similitude entre les deux objets mis en rapport, quel peut être leur sens lorsque ces deux objets ne présentent aucun prédicat commun ? J'entends y répondre en interrogeant la nécessité même de cette approche, à savoir la nécessité de postuler la recherche de similitude dans le processus interprétatif de la métaphore et de la comparaison non littérale.

4.2. Exposé de la théorie

Dans la théorie de D. Sperber et D. Wilson, il n'y a pas nécessité d'un test qui permettrait d'isoler les énoncés métaphoriques des autres énoncés : en effet, il n'y aurait pas, dans leur optique, une classe bien délimitée d'énoncés métaphoriques et une classe bien délimitée d'énoncés littéraux, ces deux classes faisant appel à deux processus interprétatifs différents, mais un continuum qui irait des énoncés littéraux aux énoncés métaphoriques.

Cette hypothèse s'appuie sur la notion d'interprétation. Selon D. Sperber et D. Wilson, il faut distinguer *description* ou *usage descriptif* et *interprétation* ou *usage interprétatif* d'un énoncé. Un énoncé est une représentation à forme propositionnelle qui peut avoir deux usages :

- (i) d'une part, il peut représenter un état de choses qui vérifie sa forme propositionnelle : il est alors *descriptif* ;
- (ii) d'autre part, il peut représenter une autre représentation à forme propositionnelle en vertu d'une ressemblance entre les deux formes propositionnelles : il est alors *interprétatif*.

La notion d'interprétation renvoie donc à celle de *ressemblance* qui se décrit à partir des notions de *contexte* et d'*implications contextuelles*.

Le contexte par rapport auquel un énoncé est interprété est un ensemble de propositions qui n'est pas donné mais construit par l'interlocuteur en fonction de l'énoncé à interpréter. Les propositions qui le composent, ou *assomptions contextuelles*, proviennent de différentes sources :

- (i) de la mémoire du mécanisme déductif, i.e. il s'agit des conclusions tirées de l'interprétation de l'énoncé immédiatement précédent;
- (ii) de la mémoire à court terme, i.e. il s'agit d'informations récentes;
- (iii) de la mémoire à long terme, i.e. d'informations tirées à partir de l'énoncé lui-même : en effet, la forme propositionnelle de l'énoncé est une suite structurée de concepts chacun renvoyant à une adresse en mémoire, adresse sous laquelle on trouve des informations de natures logique, encyclopédique et linguistique;
- (iv) de l'environnement physique dans lequel la communication a lieu.

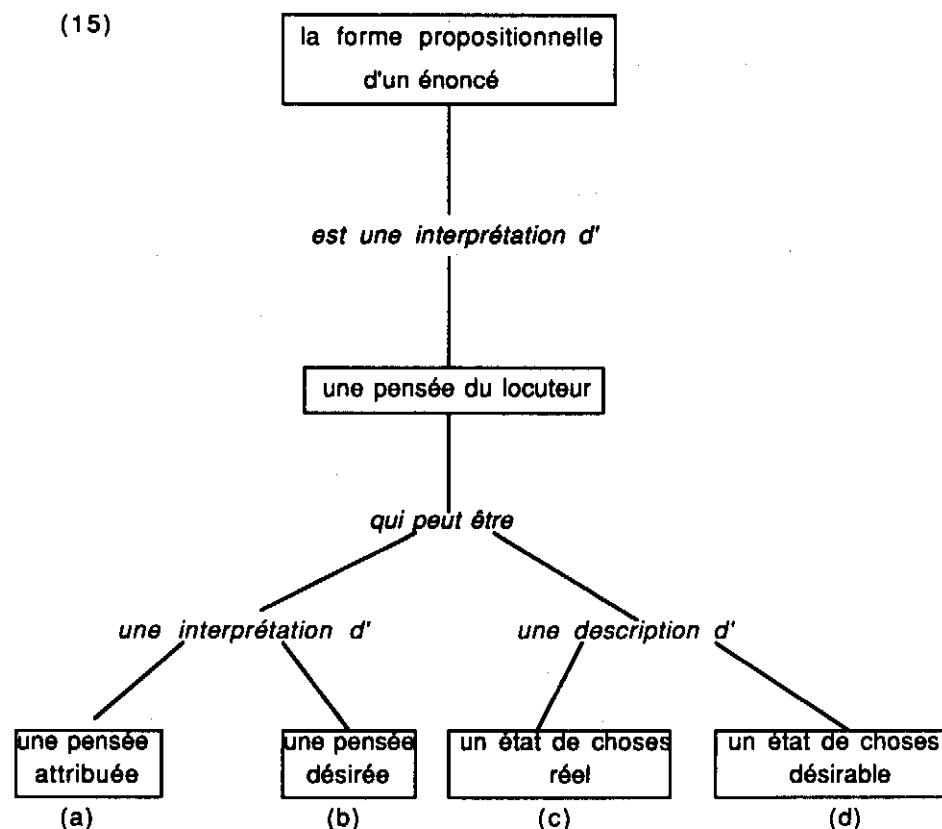
A partir de cette caractérisation du contexte, les implications contextuelles sont les implications synthétiques tirées du contexte et de l'énoncé, conjointement.

La ressemblance entre deux représentations (pensées ou énoncés) sera donc définie de la façon suivante :

une représentation R_1 ressemblera à une autre représentation R_2 dès lors que le sous-ensemble S formé par l'intersection de l'ensemble E_1 des implications contextuelles de R_1 dans le contexte C et de l'ensemble E_2 des implications contextuelles de R_2 dans C est différent de l'ensemble nul.

La distinction entre les usages descriptif et interprétatif des énoncés permet à D. Sperber et D. Wilson d'établir un tableau des différents trajets interprétatifs des énoncés :

(15)



On le voit sur ce tableau, tous les énoncés sont interprétatifs dans le sens où la forme propositionnelle d'un énoncé est toujours la représentation d'une pensée du locuteur. Mais, au-delà de ce caractère interprétatif au premier niveau, un énoncé peut être interprétatif au second niveau, c'est-à-dire correspondre à l'un des deux trajets qui aboutissent en (a) ou en (b). Si, par contre, le trajet interprétatif d'un énoncé aboutit en (c) ou en (d), il s'agit d'un énoncé descriptif.

Cependant, au-delà de ces quatre possibilités différentes pour un énoncé, un énoncé peut avoir en outre une particularité qui relève de la relation interprétative au niveau premier, à savoir de la relation interprétative entre la forme logique de l'énoncé et la pensée du locuteur que cet énoncé est censé représenter. D. Sperber et D. Wilson en parlent

notamment pour les énoncés métaphoriques ainsi que pour les énoncés qui correspondent à ce qu'ils appellent un usage approximatif du langage :

- (16) A: Quel est ton salaire mensuel ?
 B₁: Je gagne 3 545 francs et 50 centimes.
 B₂: Je gagne 3 500 francs.

Selon D. Sperber et D. Wilson, la réponse B₂, même si elle est littéralement fautive, n'en est pas moins plus naturelle que la réponse B₁, même si B₁ est littéralement vraie. Ils expliquent ce fait par le recours au principe de pertinence :

- (17) **Pertinence :**
 (i) Toutes choses étant égales par ailleurs, plus les effets produits par un énoncé dans un contexte donné sont importants, plus cet énoncé sera pertinent;
 (ii) toutes choses étant égales par ailleurs, plus les efforts nécessaires à l'interprétation d'un énoncé par rapport à un contexte donné seront importants, moins cet énoncé sera pertinent.

Il faut ajouter à cette définition de la pertinence, le principe de pertinence qui dit que tout énoncé communique, du fait même de son énonciation, une garantie de pertinence optimale :

- (18) **Garantie de pertinence optimale:** toutes choses étant égales par ailleurs, l'énoncé communiqué par le locuteur produit suffisamment d'effets dans les circonstances.

A partir de la définition de la pertinence et du principe de pertinence, D. Sperber et D. Wilson expliquent pourquoi B₂ est plus naturel que B₁. En effet, sauf cas très particulier (si, par exemple, la question est posée par le percepteur des impôts), B₂ aura à très peu de choses près les mêmes effets que B₁ si on les interprète par rapport au même contexte : B₁ et B₂ se ressemblent donc dans le sens indiqué plus haut. Mais B₁, étant plus long que B₂, aura un coût de traitement plus important. Ainsi, à partir de la notion de pertinence telle qu'elle a été décrite, B₂ est plus pertinent que B₁. Le principe de pertinence explique dès lors pourquoi B₂ paraît plus naturel que B₁.

Dans ce cas, le locuteur avait le choix d'exprimer B₁ ou B₂. Dans d'autres cas, celui des métaphores les plus créatives notamment, ce choix n'existe pas : la pensée que le locuteur entend communiquer est trop complexe pour être exprimée littéralement; par contre, elle peut être communiquée par un énoncé dont la forme propositionnelle aura avec la sienne le rapport de ressemblance indiqué plus haut : c'est-à-dire que la pensée initiale et l'énoncé utilisé pour la représenter auront un certain nombre d'implications contextuelles communes, le locuteur s'en remettant à son interlocuteur pour déterminer sur la base du principe de pertinence lesquelles, parmi l'ensemble des implications contextuelles de l'énoncé, sont celles que le locuteur entendait communiquer.

Pour en revenir maintenant au tableau (15), il présente donc, outre les quatre positions (a), (b), (c) et (d), la possibilité pour un énoncé de se singulariser dans la relation que sa forme logique entretient avec la pensée de son locuteur : soit qu'elle l'exprime littéralement, soit qu'elle entretienne avec elle un rapport de ressemblance à un quelconque des degrés que la définition de la ressemblance autorise. Ainsi, un énoncé métaphorique est purement et simplement l'interprétation non littérale d'une pensée du locuteur.

4.3. Interprétation des métaphores et recherche de similitude

Qu'en est-il, dans le cadre de la théorie de D. Sperber et D. Wilson, du rôle de la similitude dans le processus d'interprétation des énoncés métaphoriques ? La notion de ressemblance qu'ils utilisent ne passe pas entre deux objets du monde, pas plus que par la recherche de traits communs à deux concepts, mais, suivant la définition indiquée plus haut, entre deux représentations (pensées ou énoncés). Ainsi, il ne semble pas qu'il y ait recherche de similitude. Cependant, un examen plus approfondi des processus d'interprétation pourrait conduire à la conclusion inverse.

En effet, dans la description de D. Sperber et D. Wilson, le point critique reste la façon dont l'interlocuteur détermine, parmi toutes les implications contextuelles, celles qui étaient intentionnées par le locuteur, c'est-à-dire celles qui sont communes à l'énoncé Q et à la pensée P à laquelle Q ressemble. Il semblerait donc que la détermination du sous-ensemble des implications contextuelles communes à P et à Q passe par une comparaison de leurs ensembles d'implications contextuelles, ce qui,

dans ce cas, ramènerait à une situation assez voisine de celle que propose A. Ortony, où la recherche de similitude est la recherche de traits sémantiques communs à deux concepts.

En fait, ce n'est pas le cas. En effet, la notion de ressemblance n'entre pas en jeu dans le processus interprétatif appliqué aux énoncés métaphoriques, mais explique la possibilité même de ces énoncés, possibilité qui se confond partiellement avec la possibilité pour une représentation d'en représenter une autre. La détermination du sous-ensemble S d'implications contextuelles communes à P et à Q ne passe pas par une comparaison de l'ensemble des implications contextuelles de Q avec l'ensemble des implications contextuelles de P, auquel, de toute façon, l'interlocuteur n'a pas plus accès qu'il n'a accès à P, mais par le principe de pertinence.

En effet, dans le cas des métaphores comme dans celui des usages approximatifs du langage, le locuteur s'engage sur la vérité, non de l'énoncé communiqué, mais de l'ensemble d'implications contextuelles qu'il entend communiquer. Ainsi, si on reprend l'exemple (1), on obtient l'ensemble d'implications contextuelles (19) :

- (1) L'homme est un roseau pensant.
- (19) (a) L'homme est une plante fragile.
 (b) L'homme est un être fragile.
 (c) L'homme est un être intelligent.

où il semble évident que le principe de pertinence sélectionnera (19)(b) et (19)(c) comme intentionnées par le locuteur, mais exclura (19)(a).

Le processus interprétatif de (1) serait approximativement le suivant:

1. énonciation de "L'homme est un roseau pensant";
2. accès à la forme logique **L'homme est un roseau pensant**;
3. accès aux concepts qui composent la forme logique: **homme, roseau, pensant**;
4. accès aux entrées logiques, encyclopédiques et linguistiques liées aux concepts en question;

5. entrée dans le contexte des assomptions contextuelles tirées des entrées liées aux concepts; par exemple, [*le roseau est une plante fragile*];
6. production d'implications contextuelles à partir du contexte et de l'énoncé;
7. sélection parmi les implications contextuelles sur la base du principe de pertinence.

On le voit, la recherche de similitude n'y entre pas.

4.4. *Interprétation des comparaisons non littérales et recherche de similitude*

On se rappelle que c'est le rapprochement opéré par A. Ortony entre comparaisons non littérales et métaphores qui le conduisait à adopter une position quelque peu contradictoire :

- (i) ce qui rapproche métaphores et comparaisons non littérales, c'est leur fausseté qui provient du fait que les concepts mis en rapport n'ont pas de traits sémantiques saillants en commun;
- (ii) l'interprétation des métaphores et des comparaisons non littérales passe par la recherche d'un ou de plusieurs traits sémantiques communs.

A. Ortony distingue les énoncés métaphoriques qui mettent en évidence un prédicat commun non saillant chez les deux termes et ceux qui introduisent un prédicat: les premiers sont dits *promoteurs de prédicat* (*predicate promotion*) et les seconds *introduceurs de prédicat* (*predicate introduction*), le problème de la contradiction ne se posant de façon aiguë que pour les seconds.

On se souviendra qu'une des critiques que j'avais adressée à la théorie d'A. Ortony (cf. § 3.3.), était que son explication de l'asymétrie de certaines comparaisons ne pouvait valoir que pour certaines des comparaisons asymétriques et non pour toutes, puisque certaines comparaisons qui indiquent le prédicat commun aux deux objets mis en rapport n'en sont pas moins asymétriques.

Le retour à l'exemple (11') pourra aider à y voir plus clair :

(11') La nuit était tombée comme la Maison Usher.

(11') a une caractéristique intéressante : ce qui y est comparé, c'est la Maison Usher et la nuit; le prédicat commun, c'est la **chute**, et on notera que c'est un prédicat saillant des deux termes. En quoi, dès lors que ces deux termes ont un prédicat commun, peut-on dire que (11') est littéralement faux ? Peut-être tout simplement parce que dans (11'), M. Lowry fait un jeu de mots, d'ailleurs plus sensible en français qu'en anglais :

(11) Darkness had fallen like the House of Usher.

En effet, en français, on dira la tombée de la nuit, mais la chute de la Maison Usher. Cette différence dans les morphèmes employés correspond, à mon sens, à une différence dans les objets comparés : la nuit et la Maison Usher sont comparées quant à leur chute : mais la chute n'est pas la même dans les deux cas : dans le premier cas, il s'agit simplement de la tombée de la nuit; dans le second, il s'agit soit de la destruction d'un bâtiment par une nuit d'orage, soit de la disparition des derniers membres d'une famille dans des circonstances particulièrement tragiques, soit des deux choses à la fois. Je voudrais avancer l'idée que toutes les comparaisons littérales sont dans ce cas, i.e. qu'elles reposent toutes sur un jeu de mots qui explique leur caractère comparatif sans suffire à les rendre vraies : il n'y a pas d'état de choses possibles qui vérifierait (11).

On notera que cette façon de concevoir les choses n'est pas identique à celle d'A. Ortony. Il serait tentant, en effet, de penser que dans le cas d'énoncés comme (11'), puisque le prédicat annoncé dans l'énoncé même n'est pas commun aux deux termes comparés, on pourrait alors appliquer l'analyse d'A. Ortony, c'est-à-dire chercher un prédicat saillant du complément (la Maison Usher) et trouver un prédicat marginal du sujet (la nuit) qui serait identique au premier. On notera cependant qu'il n'y a pas d'interprétation possible dans ce cadre, car il est bien clair que le prédicat saillant de la Maison Usher, c'est bien la chute dont nous avons vu que ce n'est pas un prédicat, même marginal de la nuit. Il faudrait donc, dans l'optique d'A. Ortony, admettre que (11') n'est pas interprétable, ce qui, en tout état de cause, ne paraît pas défendable.

Comment, dès lors, interpréter des énoncés comme (11) ? La seule solution, me semble-t-il, c'est d'admettre que ces énoncés sont interprétables dans le même cadre que les métaphores et sans le recours à la recherche d'une quelconque similitude.

5. Conclusion

En conclusion, je voudrais reprendre les points indiqués plus haut (cf. § 4.1.) sur lesquels une théorie de la métaphore doit répondre et dire en quoi la théorie de D. Sperber et D. Wilson, ainsi que le développement que j'en ai fait sur les comparaisons littérales, me semblent satisfaire ces exigences.

Le premier point, la fausseté des comparaisons non littérales et des métaphores, la théorie en rend compte par le manque de prédicat, saillant ou non, réellement commun. Par ailleurs, elle explique pourquoi cette fausseté ne rend pas impossibles à interpréter les énoncés de ce type : le locuteur ne s'engage pas sur la vérité de l'énoncé effectivement communiqué, mais sur celle d'un sous-ensemble d'implications contextuelles de cet énoncé, le principe de pertinence permettant à l'interlocuteur de déterminer ce sous-ensemble. Les deux caractéristiques suivantes, l'asymétrie et l'irréductibilité à la comparaison littérale s'expliquent par le fait qu'il n'y a pas de prédicat réellement commun aux deux objets comparés. Dès lors, l'asymétrie de ces énoncés se ramène à une asymétrie plus générale, probablement liée à la thématization et à des problèmes de référence. Quant à l'irréductibilité à la comparaison littérale, elle est dès lors évidente puisqu'il n'y a rien de comparable aux objets en question.

La nécessité de postuler un processus d'interprétation littérale ne pose pas problème dans la théorie de D. Sperber et D. Wilson : ils n'en prévoient pas d'autre. Le processus d'interprétation littérale permet d'accéder à la forme logique de l'énoncé, et aux concepts qui la composent. Les différentes entrées auxquelles renvoient ces concepts permettent de construire partiellement le contexte face auquel l'énoncé sera interprété. L'interprétation de l'énoncé par rapport au contexte fournira un certain nombre d'implications contextuelles parmi lesquelles l'interlocuteur choisira celles qui sont cohérentes avec le principe de pertinence, i.e. permettent de supposer qu'il a été respecté.

Ainsi, la théorie de D. Sperber et D. Wilson permet d'aborder le problème de la métaphore et, plus généralement, celui du discours figuratif, sous un angle radicalement nouveau.

Bibliographie

- DAVIDSON D. (1984), *Inquiries into Truth & Interpretation*, Oxford, Clarendon Press.
- LOWRY M. (1984), *Under the volcano*, New York, Signet Books.
- LOWRY M. (1959), *Sous le volcan*, Paris, Gallimard.
- ORTONY A. (ed.) (1979), *Metaphor and thought*, Cambridge, Cambridge University Press.
- REBOUL A. (1987), «Le rôle de l'analogie dans l'interprétation des énoncés de fiction», *Recueil du Groupe de Travail sur l'Analogie* 9, 31-48.
- RICŒUR P. (1975), *La métaphore vive*, Paris, Le Seuil.
- SMULLYAN R. (1983), *5000 B.C. and Other Philosophical Fantasies. Puzzles and Paradoxes, Riddles and Reasonings*, New York, St. Martin Press.
- SPERBER D. & WILSON D. (1986), «Façons de parler», *Cahiers de Linguistique Française* 7, 9-26.
- SPERBER D. & WILSON D. (1987), «Le rôle de la ressemblance dans la communication», *Recueil du Groupe de Travail sur l'Analogie* 9, 1-13.
- SPERBER D. & WILSON D. (1989), *La pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit.